

Pierre Nora

Esquisse d'ego-histoire



Esquisse
d'ego-histoire

Esquisse
d'ego-histoire

Esquisse
d'ego-histoire



précédé de
**L'histoire
selon
Pierre Nora**
par
**Antoine
Arjakovsky**

Esquisse d'ego-histoire

Pierre Nora

Esquisse d'ego-histoire
suivi de
L'historien, le pouvoir
et le passé

Précédé de
L'histoire selon Pierre Nora
par
Antoine Arjakovsky

DESCLÉE DE BROUWER
Collège des Bernardins

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la conscience européenne, qui se forme aujourd'hui sous nos yeux. D'abord, en raison de votre propre parcours œcuménique, de la synagogue au temple de la NRF, et de la rue Gallimard à la coupole du quai de Conti. Ensuite, parce qu'à la fin des années 1980, vous avez su percevoir dans l'évolution des mentalités françaises le moment de la relégitimation du religieux, moment que vous associez essentiellement à un homme, Maurice Clavel, qui se situait à la jointure du temps de la mort de l'homme et du retour à Kant. Malgré ce que rapporte François Dosse de son entretien avec Philippe Sollers, vous n'avez pas le profil de l'athée. Votre réhabilitation de la nation est une invitation au baptême de l'engagement dans l'esprit. Votre redécouverte de l'opération symbolique du faire-mémoire évoque l'opération d'anamnèse liturgique elle-même inséparable de l'invocation épyclétique de l'esprit. Vous encouragez vous-même l'historien – « interprète et intermédiaire », sorte de diacre des temps post modernes –, à « communier avec le passé » au lieu de le transformer en vaste musée. Pour vous, la « mission » de l'historien n'est plus seulement d'établir les faits et de rendre des comptes des événements, mais de « les maintenir vivants et présents ». « Au sens le plus fort du mot », dites-vous, c'est lui qui est appelé « à se faire *témoin*¹⁸. » Enfin, parce que vous aimez trop la France pour ne pas voir que son goût immodéré de l'histoire lui vient des différentes traditions religieuses et convictionnelles qui la composent aujourd'hui et que le moment de la communion black-blanc-beur en 1998 la travaille en profondeur.

Enfin, de la même façon que le Christ a universalisé son message après avoir rencontré la Cananéenne, vous avez vous-même été tenté entre 1988 et 1993 de vous lancer dans une histoire des lieux de mémoire en Europe¹⁹. Vous avez esquissé

en 1993 ce que pourrait être une topographie de la symbolique européenne : lieux historiques et fondateurs, lieux militaires ou diplomatiques, lieux géographiques, lieux communicatifs, lieux créatifs, lieux symboliques, lieux commémoratifs, lieux philosophiques et idéologiques. Vous avez aussi indiqué l'un des moments unitaires de cette mémoire, à savoir la relation de l'Europe au reste du monde. Vous avez enfin imaginé un plan général de l'ouvrage (essentiellement à destination des historiens des pays de l'Est mais qui, me semble-t-il, pourrait s'appliquer à tous), de la mémoire retrouvée, à la mémoire manipulée et enfin à la mémoire disputée²⁰. Sachez, monsieur l'Académicien, cher Pierre Nora, que vous avez ici aux Bernardins un lieu qui serait heureux de se mettre au service de votre vision.

1. Cette rencontre a eu lieu le jeudi 3 mai 2012, dans le cadre du séminaire Histoire et mémoire de la Shoah.

2. Pierre NORA, *Historien public*, Paris, Gallimard, NRF, 2011. – Pierre NORA, *Présent, Nation, Mémoire*, Gallimard, NRF, « Bibliothèque des Histoires », 2011. – François DOSSE, *Pierre Nora. Homo historicus*, Paris, Perrin, 2011.

3. Pierre Nora, *Historien public*, *op. cit.*, p. 4 de couverture.

4. Pierre NORA, *Présent, Nation, Mémoire*, *op. cit.*, p. 261.

5. *Ibid.*, p. 262.

6. Pierre NORA, *Historien public*, *op. cit.*, p. 234-235, dans « Que peuvent les intellectuels ? », éditorial au premier numéro du *Débat*, n° 1, mai 1980.

7. Pierre NORA, *Présent, Nation, Mémoire*, *op. cit.*, p. 20.

8. *Ibid.*, p. 159.

9. *Ibid.*, p. 167.

10. Pierre NORA, « Comment écrire l'histoire de France ? », *Les France*, Paris, Gallimard, 1992, p. 25.

11. « Les Français ne veulent plus mourir pour la patrie, mais ils en sont amoureux. C'est peut-être mieux. » *Historien public, op. cit.*, p. 458 ; en 2007, dans « Le nationalisme nous avait caché la nation ».

12. « L'enjeu, je vous l'ai dit, c'est la France. Et la Gauche doit être à la hauteur de la France elle-même. C'est quand la Gauche rencontre l'histoire de notre pays qu'elle réalise de grandes choses, dans de grandes heures. La grandeur de l'histoire, ce sont les journées révolutionnaires de 1789, de 1830, de 1848, de 1871 où les plus humiliés, les plus humbles ont pris en mains leur destin. Ce n'était pas encore la Gauche, mais c'était déjà le mouvement, c'était déjà la République en marche ! La grandeur de l'histoire, c'est lorsque la République elle-même a apporté au peuple de France la liberté, l'égalité et offert à tous les peuples du monde ce que nous avons de plus cher : l'esprit des Lumières. La grandeur de l'histoire, c'est Léon Blum qui, avec le Front populaire, a permis à tous les travailleurs de France de relever la tête et de partir enfin en congé. La grandeur de l'histoire, c'est la Résistance – ces femmes et ces hommes qui sauvèrent l'honneur de la Patrie. Et je pense à Raymond Aubrac aujourd'hui, qui vient de rejoindre sa femme Lucie. Honneur à ces hommes et à ces femmes qui n'étaient pas tous de gauche mais qui ont servi la France et la République ! La grandeur de l'histoire, c'est aussi Pierre Mendès France qui, en sept mois de gouvernement, fit davantage pour la France que tant d'autres en cinq ans. La grandeur de l'histoire, c'est François Mitterrand qui fit de l'alternance une chance pour la France et pour l'Europe. La grandeur de l'histoire, c'est Lionel Jospin et les grandes avancées économiques et sociales de son gouvernement. Eh bien la grandeur de l'histoire, ce sera demain, c'est-à-dire dans une semaine, dans trois semaines, de prolonger ensemble la marche vers le progrès, vers les conquêtes, vers la fierté ! La grandeur de l'histoire, ce sera pour nous de renouer le fil, d'écrire la suite de la belle, de la grande aventure de la République ! » François Hollande au château de Vincennes, le 16 avril 2012.

13. « C'est ce même pays, ce même génie français, qui doit s'interroger aujourd'hui: où voulons-nous aller ? Et la direction dépendra du choix historique que vous devez prendre dans trois semaines ! Moi je crois... Moi je crois... Du plus profond de mon âme, j'ai toujours pensé que la France ce n'était pas seulement le nom d'un pays ; j'ai toujours pensé que la France c'était le nom d'une civilisation. Quand on entend la France, on entend MOLIERE, on entend VOLTAIRE, on entend CHATEAUBRIAND. La France n'est pas un pays comme les autres ! Le choix que vous allez faire est un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce terme de « contemporain » ou d'« histoire contemporaine » ne m'a pas alors paru satisfaisant. J'ai proposé à la place, ce qui devait paraître comme une provocation, « histoire du présent » ; non pas pour étudier le présent comme un instantané, mais en lui donnant, au contraire, tout le poids d'une histoire. En effet, notre présent reste entièrement à définir. De quoi est-il fait ? Je pensais qu'il était constitué d'une anticipation du futur se traduisant dans une récupération du passé. Autrement dit, je pensais que nous assistions à la transformation d'une histoire en mémoire, et que cette mémoire supposait une « patrimonialisation » de l'histoire.

Le dernier événement que j'aimerais évoquer date du choc de 1968. Je le raconte dans un petit article que m'avait demandé *L'Observateur* en 1978 pour l'anniversaire de mai 68, repris dans *Historien public*². Il s'agit d'une anecdote, mais elle représente pour moi une scène fondatrice.

J'habitais, à cette époque, boulevard Saint-Michel. Les manifestations avaient donc lieu en bas de chez moi. Quelques journalistes se réfugiaient régulièrement sur mon balcon, au troisième étage. Un soir, tout flambait sous mes fenêtres. D'un côté les étudiants hurlaient « De l'eau, de l'eau ! », pendant que de l'autre, la police brûlait les barricades. Julien Besançon, reporter pour *Europe 1* que je connaissais de la guerre d'Algérie, se trouvait chez moi. Tout en essayant de garder son calme, il criait dans le poste: « La fumée m'étouffe, la police m'entoure, j'essaie de me faufiler, etc. » J'entendais sa voix dans le transistor, alors que nous étions sur le balcon. J'ai alors fait l'expérience étrange d'une « commotion » au sens littéral : Où étions-nous ? Que se passait-il ? D'un côté, pas grand-chose: les barricades, les étudiants, des affrontements, certes, brutaux, mais finalement sans violence excessive. D'un autre côté,

j'imaginai le pharmacien de Carpentras réveillant sa femme et lui disant : « Ça y est, c'est la révolution à Paris ! »

Une autre interrogation a surgi dans le même temps : Qui étions-nous dans l'affaire ? Des témoins ? Des acteurs ? Des transmetteurs ? Pour un historien, il n'y avait pas situation plus troublante. En effet, jusque-là, l'histoire était faite de mobilisés de l'histoire, de passifs de l'histoire et de transmetteurs de l'histoire. Pendant la guerre de 1914, par exemple, une partie de la population se battait, pendant que des journalistes transmettaient aux autres les informations. Ainsi, on savait ce qui s'était passé. Mais, tout d'un coup, en entendant Besançon, je me suis dit que les choses ne se passaient plus ainsi. Il n'y avait plus de mobilisés de l'histoire. Le même phénomène allait d'ailleurs se reproduire juste avant, lors du débarquement sur la lune. La terre entière observait les pas d'Armstrong à la télévision. Tous vivaient cet événement, mais tranquillement installés devant le poste. Il y avait donc une participation émotive plus que réelle à l'événement. Et c'était justement cela qui le constituait de bout en bout. La transmission et le milieu de réception faisaient partie intégrante du pas d'Armstrong. L'événement n'était plus rien d'autre que le message qui permettait de le créer.

À ce même moment, mon ami Léon Poliakov qui habitait Massy m'avait invité à dîner. Pour me faire plaisir et honneur, il avait également convié un de ses grands amis, Alexandre Kojève. Devant ce personnage quasi mythologique que je n'avais jamais rencontré auparavant, je comparaissais très modestement. Mais j'étais tout de même plein de tout ce que j'étais en train de vivre et je tenais à leur faire partager, d'autant plus qu'ils vivaient les événements depuis Massy, en banlieue, alors que moi j'étais boulevard Saint-Michel. Je leur ai donc raconté, très excité, que l'histoire n'était plus la même, qu'il se passait « quelque

chose ». Tout au long de mon discours, Kojève me regardait avec pitié et je crois que s'il avait pu me dire « p'tit con », il l'aurait fait ! Car pour lui, il ne se passait rien, il n'y avait pas de sang, pas d'événement. Il est vrai que, de mai 68, « Hegel aurait bien rigolé ». J'étais donc en train de m'exciter pour rien. Mais *in petto* pourtant, je me disais que ce n'était pas Kojève qui avait raison.

Par cette expérience, j'ai pris conscience que quelque chose de nouveau était en train de se passer, qui changeait radicalement notre conception du présent, mais aussi celle du passé. C'est ce que j'ai voulu exprimer dans mon article « Le retour de l'événement ». Il me semblait alors nécessaire de modifier également notre approche de l'histoire. L'événement, chassé par l'école des Annales, nous revenait comme le nerf de la compréhension d'une histoire vraiment contemporaine.

Pour conclure, il semble qu'à travers les trois moments que je viens d'évoquer, se sont mises en place de grandes lignes directrices qui m'ont suivi à travers toute la diversité de mes travaux. D'abord, mon intérêt pour la nation et l'historiographie avec Lavisser. Ensuite, la problématique de la mémoire avec les États Unis. Enfin, avec mai 68, le sentiment du présent et d'un nouveau régime d'historicité. Je ne suis jamais sorti de cette configuration triangulaire. Il est vrai que, rétrospectivement, j'ai l'impression d'avoir pressenti pendant cette période, peut-être malgré moi, empiriquement ou à tâtons, quelque chose d'important. Ces trois axes correspondent d'ailleurs à ce que j'ai appelé, dans *Présent, Nation, Mémoire*, les trois « piliers » de la conscience historique contemporaine. Ces derniers ne font qu'ouvrir un champ d'étude, poser les problèmes qui définissent notre époque. Il est très difficile de savoir si nous en sommes ou non sortis. Mais j'ai l'impression que nous en sommes toujours

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Présent, Nation, Mémoire, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 2011.

Historien public, Gallimard, 2011.

Principales directions d'œuvres collectives

Vincent Auriol, Journal du septennat, 1947-1954, avec Jacques Ozouf, Armand Colin, 6 vol., 1970-1979. Édition abrégée, Gallimard, 1970.

Faire de l'histoire, avec Jacques le Goff, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1974.

Les Lieux de Mémoire, Gallimard, « Bibliothèque illustrée des Histoires », 7 vol. T. 1: *La République* (1984) ; t. 2 : *La Nation* (3 vol, 1986) ; t. 3 : *Les France* (3 vol, 1992). Édition Quarto, 3 vol., 1997.

Essais d'ego-histoire, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1986.

De quoi l'avenir intellectuel sera-t-il fait, avec Marcel Gauchet, coll. « Le Débat », 2010.



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
543/2013

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie
en mars 2013

N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : avril 2013

Imprimé en France